

QUAND ALLONGÉ

Philippe Grand

QUAND ALLONGÉ

Morceaux détachés des inédits

Appendice, 2013-2019

20, 2020

Jus de pierre, 2021

Plus avant, 2022

Retractationes, 2023

Encore, 2024

N'avais jamais connu encore ça : allongé les yeux clos, sur le point de m'endormir, regarder *rien devant moi debout*.

Dans les instants précédents je m'étais imaginé cherchant un précipice où me jeter, avais passé en revue les sites possibles de l'adieu – mais aussi et surtout, avant ou après, compris la vie humaine sans durée, ramassée extrêmement comme une pierre peut-être se la représenterait, un point sans extension, pensé à ces objets divers que chacun a chez soi, aux murs, dans sa bibliothèque, ses tiroirs, qu'il a ou n'a pas créés, comme sans valeur sans existence, mais pas par perte, non, des riens absolument et par nature – réduits à proportion de la vie comprimée, tout ceci sans angoisse ou peur d'aucune sorte, et abandonnant la conscience sans plus de difficulté.

(Nuit du 16 novembre [2014]. Le matin Puces,
avant coucher *Othello* de Welles)

[...]

Un homme marche

c'est mon cœur ou le cœur à côté du mien

un coup herbe un coup lauze

(l'herbe gagne, il me souvient, comme le sommeil me

[...]

Alors que sorti à demi du sommeil je cherchais en vain à m'y ré-enfouir,
dans cet état paradoxal où l'on échoue à se déprendre
– à faire durer la déprise, ne pas se rejoindre, se réengager en soi – à proportion qu'on y aspire^A

une brève séquence d'images enchaînées

dont j'ai été persuadé aussi longtemps qu'elle s'est développée en moi et répétée, avec variations, qu'un cinéaste l'a tournée déjà

<morceau de film>

figurant le passage du regard porté depuis soi au regard porté sur soi, le franchissement en douceur de la limite entre soi voyant et soi vu

une figuration du mourir

si c'est cela : cesser de percevoir, n'être plus que perçu.

(Existence is percipi or percipere : je ne comprends pas, George, ton ou.

A. Échec, vraiment ? Que la conscience partielle s'entête bien qu'elle sente qu'à travailler pour des mouvements mentaux hors de son contrôle, soit contre elle-même, elle se renforce au contraire et les entrave et contraint, cela ne trahit-il pas plutôt ce calcul de sa part : *du libre oui, le plus libre dont je puisse enfermer le souvenir en moi ?*

Un corps vivant est-il attesté vide de toute activité perceptuelle ?)

[...]

N'aimant pas lire les transcriptions de rêves
ni ceux des autres ni les miens,
aurai bientôt tout oublié du très peu qu'il me
reste de l'éthéréen quitté sitôt après avoir écrit
(main/papier) *je t'aime*.

[...]

Si je *dors bien* oui parfaitement bien, si je *ne suis pas malgré tout quelque peu poursuivi* oui bien sûr cela m'arrive, c'est l'être que poursuivre, mais la course en rond et la piste elle-même s'effacent vite, trop vite peut-être – les mots n'accrochent plus guère sur le papier du pré-sommeil. (Régler la position de ma jambe sur ma jambe, c'est plutôt à ça que.)

[...]

L'IRM cérébral est un examen bruyant. La capture d'images s'accompagne de boucles sonores répétitives dont le *sujet couché immobile dans la boîte*, intensément concentré, peut goûter comme exquises les variations, et dont il se plaît à conjecturer qu'elles correspondent aux moments où la machine fonctionne (les plages de silence correspondant quant à elles, se dit-il, au transfert, moins noble, de l'information). Le *sujet couché immobile dans la boîte* sachant ce moment de musique pure associé à la formation d'images de son intérieur le plus intérieur, il gamberge extensivement : les tranches ne vont-elles pas montrer l'effet sur lui des sons ... toute musique n'est-elle pas l'apparence acoustique d'un enregistrement de l'intime ... Ensué, sans ensuant.

Puis la séance prend fin. On lui enlève le casque protecteur, et il ôte lui-même les bouchons supplémentaires qu'il a apportés (de trop la prochaine fois). Le *sujet couché immobile dans la boîte* revient dans la réalité, la réalité où le praticien qui « prie de croire à l'assurance de son dévouement » sur le document valant acceptation du complément d'honoraires qu'il a fallu signer à l'accueil (bon, deux paquets de Golden Virginia, ça va) le félicite de n'avoir absolument pas bougé – – la réalité où le sujet qui fut *couché immo-*

bile dans la boîte s'interroge assis à son bureau sur l'amplitude de ses mouvements et leur nature, quand il écrit son cerveau, pour que le lecteur jamais ne loue la lisibilité des traces.

[...]

Dans la nuit du 27 au 28 février 2019, j'ai rêvé de mon père, rêve assez long, peu bavard mais très corporel (je le voyais en contre-bas^B et en souffrance, et une ou plusieurs fois je crois le prenais, le redressais, à bras-le-corps).

Le soir du 28, y repensant, je suis allé regarder une photographie de la provisoire plaque de bois biographique qui ornait sa tombe le jour de son inhumation : 28/02/2006.

Qu'existe certaine horloge à l'œuvre en nous qui a peu à voir avec le temps, je l'avais entrevu, mais cette visitation (ou transport symétrique ?) me dépasse... Décide ce 1^{er} de la graver dans le papier. (Pour lui, comme le babet que M. va poser, de son choix, à ma demande, sur sa place.)

[.....]

B. « fondre contre-bas » : Montaigne, *Essais*, « De la vanité », III, 9.

Rêver, cette nuit, m'a proposé un *outil-tabulation* pour ce qui arrive, comme si tout avait une forme écrite. (Pour la nuit à venir, rêve d'un autre rêve.)

[.....]

L'avant-lever : il suffit que je ferme les yeux pour retrouver une respiration extrêmement ralentie et relancer mon rêve. (S'il s'agit d'une mauvaise boucle, comme vivre à nouveau une situation passée mais faire varier la façon dont elle s'est déroulée, plutôt les garder ouverts...)

[...]

Tu as comme moi banni la montre sonore de ta chambre et, dans toute autre où tu es pour dormir, toujours tu tends l'oreille afin de neutraliser l'ennemie le cas échéant (sous un coussin le tic, dans une boîte dans un tiroir le tac – et préférablement dans une autre pièce), mais as-tu aussi constaté cela, que l'organe de l'écoute lui-même est un traître en puissance, qu'il suffit d'un poil quelque part dru sur l'hélix, le tragus ou l'antitragus et trouvant quelque drap où frotter au rythme du palpitant, pour que l'Horloge soit là, qu'il avance, retarde ou se montre d'une parfaite suissité^c...

Devoir *se raser les pavillons*, quelle pitié !

C. L'horloge a enseigné à l'homme la durée de la seconde. Existe-t-il des horlogers capables de déceler à l'oreille l'inexactitude d'une mécanique, et avec quelle précision ?

[...]

L'âge (ou quoi d'autre ?) m'a installé un contrepoids à l'arrière des yeux qui me les fait fermer comme le poupon Petitcollin 1931 aussitôt qu'à l'horizontal, ce système doublé d'un second plus obscur ayant pour effet qu'illico je passe en mode rêve sans pour autant m'endormir, soit accélérant la désynchronisation du cortex et du thalamus, à l'origine dit-on des hallucinations de l'avant-dormir. Penser, déstructuré, ne vient pas s'interposer entre le sommeil et moi. (Il n'y a plus de *pensé* mais pas davantage de *rêve* à strictement parler.)

Fermer les yeux debout (poussière, eau, laideur, trop à percevoir... : il s'agit de se défendre d'une agression) ne déclenche pas ça ; je pense alors comme je pense les yeux ouverts.

Je ne garde les yeux ouverts couchés que pour scruter à travers le plafond ce qui fait ce bruit, ce que fait qui fait *ce* bruit (à travers n'importe quel plafond n'importe quel qui n'importe quel bruit) – en réaction à une agression d'un autre type. (Ou alors un contrepoids désactive activement celui du premier mécanisme, comme lire ou l'amour...)

Quand ma vessie a été réveillée en pleine nuit par quelque bruit ou lumière, je dois bouger – et au retour

peine à me rendormir parfois. Le mécanisme Petit-collin est dérégulé. Les objets du penser diurne, qui avaient été brisés en morceaux par le sommeil, se recomposent. Je reste un temps couché les yeux ouverts même s'ils sont apparemment fermés.

Quelle proportion de cadavres les yeux ouverts qu'il revient aux vivants de fermer ?

(J'aimerais la mort les yeux fermés ; mourir serait une continuité.)

[...]

Une nuit de la semaine écoulée Rêver a ressurgi éditeur pour m'imposer des notes (des infrapaginales). Les phrases concernées s'en seraient peut-être passées, mais c'était Rêver – je n'ai pas regimbé.

Ça n'a pas tourné au cauchemar, car les notes j'aime ça, mais le matin venu *fallait-il que des phrases il y en ait tant, et toutes à enrichir ?*, voilà ce que j'ai pensé, *in petto* et brièvement.

[...]

Arrive-t-il que l'on sache avoir pensé
comme on sait avoir rêvé
– beaucoup et sans détails ?

Arrive-t-il que l'on se sache
en train de penser
comme il arrive que l'on se sait
en train de rêver

sans pouvoir sur ce qui se déroule ?

(Deux questions qui suggèrent que oui ?)

[...]

Il est vraisemblablement préférable de ne pas s'arrêter sur une phrase ordinaire, soit de l'utiliser et c'est tout.

Rares à composer une phrase entière avec majuscule initiale et point final (sauf à se dire comme effet dans une narration), les mots *je me suis réveillé* forment la plupart du temps l'incipit d'une où quelque information décore l'inane fait brut (suivra ainsi *tôt*, ou *de mauvais poil*, ou *reposé*, etc.), mais cet après-midi d'un jour ordinaire où je me suis réveillé effectivement, et par bonheur encore une fois, c'est le cas phrase-entière-et-autonome qui m'intéresse :
Je me suis réveillé.

Est-ce “moi” qui “me” réveille ? N’est-ce pas plutôt, quand aucune lumière, aucun bruit n’est là pour me tirer du sommeil, mon corps qui “se” réveille, de lui-même, les noyaux suprachiasmatiques faisant leur boulot ?

Je me suis réveillé, ce matin, comme tous les matins mais *comme tous les matins* non : c’est bien ce matin “moi” qui “me” suis réveillé – en gueulant, fort,

« FERMEZ-LA BORDEL ».

Du moins l’ai-je cru, que non.

Appelée par une situation où des gens parlaient au cinéma comme si aucun film n’était projeté, la formule était entière dans mon rêve... mais on m’a rapporté que je n’ai réellement crié que son dernier mot... Ainsi, loin que ce soit mon propre éclat de voix qui m’ait remis en veille, il faudrait croire que je me suis éveillé plutôt entre le *fermez-la* rêvé et tu et le sonore *bordel*, sans y être pour rien donc dans mon réveil, oui comme tous les matins.

(Mais peut-on faire confiance à des oreilles situées à une pièce de là, ouvertes mais non dressées, engagées dans l’entente de ce qu’elles entendent, pas dans l’écoute ? N’y a-t-il pas eu dans ma voix passant du rêve à la réalité quelque crescendo un peu sourd en son début ? Peut-être *me suis-je* bel et bien *moi-même réveillé*... Quoi qu’il en soit il est 21h39, j’attends la fin d’*Unfold* des Necks puis au pieu.)

[...]

Y aurait-il progrès de a à b , ou est-il plutôt dans le passage de b à a ?

Ma rêverie de demi-sommeil a abouti à cette structure mais tout le chemin s'est effacé. (Serais curieux de retrouver des vestiges de a et de b car elle me paraît logiquement suspecte.)

[...]

« La nuit, quand l'homme dort et que ses yeux sont éteints, il touche en lui une lumière. Dans la mort, il est éveillé. »^D

[.....]

Il m'arrive parfois alors que je dors d'éprouver la sensation de ne pouvoir expirer complètement. Cette gêne n'est pas loin de me tirer du sommeil mais l'activité onirique, résistante, s'en empare, lui prêtant figure d'*images respiratoires* indépendantes mais restant collées entre elles, adhérant les unes aux autres comme de vraies photographies mouillées mal séchées et entreposées n'importe comment.

Généralement une toux ou un grattement de gorge à demi volontaire a raison de la perturbation et la pulmonation reprend son cours régulier.

D. Héraclite. Traduction Jean-François Billeter (un livre pour boîte-à-livres).

[...]

Ai fait le rêve d'un retour simultané par tout le corps des douleurs qu'il a connu (chocs, coupures, luxations, tendinites, crampes etc.) : y aurait-il un point muet ? Rêve idiot.

[...]

12 heures de sommeil par jour et aucune de trop.
(Qui forme le projet de dormir toujours plus ?)

[...]

Que partagent en profondeur ceux dont la préférence est de dormir sur le dos ?

(Un peu développé ce morceau pourrait faire une médiocre entrée des *Mauvaises pensées* de Valéry. Il y en a de telles, dont le manque de précision fait songer à une amorce. Étonnant tout de même que V. ne les ait pas ôtées.)

[...]

Deux jours consécutifs qu'en tout début de sieste me revient en mémoire un article du *Monde* sur la sieste précisément, ou plutôt ce moment de la sieste où, juste avant de sombrer dans le sommeil, la "créativité" est stimulée.

Émergeant de la complète du samedi 6, j'ai trié les journaux : c'était dans le numéro 24126 de la 78^e année, soit celui du samedi 31/07, celui-là même où figure la notice nécrologique de Jean-Luc [Parant], et il y est écrit qu'Edison, Dalí et d'autres usaient d'un même stratagème pour s'empêcher de s'endormir et profiter de ce propice état de somnolence N1 très court (1 à 2 minutes) : tenir un objet dans la main (grosse clé lourde pour le second, sphères métalliques pour Edison) dont la chute réveille. Pour ma part je fais la sieste allongé, mains sur le matelas ; je ne risque pas de trouver je ne sais quelle solution à je ne sais quel problème. Le moment hypnagogique est goûté sans gain – et je pense en outre que bloquer le passage de N1 à N2 serait criminel.

[...]

Une image du dernier rêve de la nuit : mon sexe, turgescents tel que je devais l'avoir à ce moment précis du sommeil, pris dans un prisme de quartz bleuté comme un fantôme mais frais dans le minéral qui forme autour de lui une coque de pas plus d'un centimètre d'épaisseur, aiguille cristalline très pure où lui seul est inclus (pas les grelots dessous). En haut (vers le gland donc) deux pans, ou trois, ou quatre, irréguliers, (*pyramide* ne me vient pas spontanément) ferment le volume.

Aucune sensation de lourdeur ou de froid associée à cette matière en plus. Aucun usage particulier attaché au gode dans son charmant emballage imitation parfum. Juste une curiosité.

(Tandis que je note ça me reviennent à l'esprit ces sachets de congélation sous l'évier, d'un même bleu, et transparents bien sûr...

Et je repense aussi à certain jeu érotique avec un glaçon long auquel il se peut que j'ai – repensé la veille du rêve...

Cristal, du grec ancien κρύσταλλος, *krústallos* = glace – mais alors tout serait trop simple...)

[...]

Rien de mieux que les images pour s'endormir, je veux dire celles qui veulent bien venir et se succéder sur l'écran intérieur^E.

Sauf que ça ne marche toujours, qu'elles viennent ou aient l'effet escompté. Parfois on prend une fugace volute de couleur^F pour le signe avant-coureur ou l'amorce d'un afflux massif, une autre luit un instant à la limite du champ, puis encore une se tord de l'autre côté, puis – c'est tout – on attend – rien, rien ne prend – et l'on se résout à suivre pour la dissolution de la conscience les nuances du seul noir. D'autres fois au contraire ça vient très vite, et nombreux, et

même ça se bouscule ça s'emballe – mais le venu ne colle pas, quand même d'une immense variété.

Ainsi l'autre nuit il s'agissait de pièces mécaniques ou électroniques comme il en existe des milliard que l'on n'a pas vues. Elles se présentaient sous tous les angles de vue possibles, toutes différentes, toutes affreuses dans leur beauté technique. S'il vous plaît images, disparaissent, ne m'empêchez pas de trouver le sommeil...

D'autres fois encore, pour le même effet contraire au recherché qui est celui qui là m'intéresse (le maels-trom en fondu enchaîné qui nous embarque on n'en peut dire), c'est de l'humain qui défile, de la partie d'humain : visages^G, yeux... La même semaine par exemple, j'ai eu une longue série d'yeux en noir en blanc, très beaux, mais tous ces détails figuraient petits dans un grand noir tournant – vignettes-de-catalogue-de-photographe que je ne pouvais agrandir, désespérément lointaines ; d'un autre type, mais des pièces à nouveau.

Disparaissent !

E. En aucun cas appeler une image-souvenir : ça pique le penser.

F. Virgile Novarina m'a signalé une source intéressante sur le sujet : L.-F. Alfred Maury, *Le Sommeil et les rêves, études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, suivies de Recherches sur le développement de l'instinct et de l'intelligence dans leurs rapports avec le phé-*

nomène du sommeil, 1861. J'y relève ceci : « [...] des flammes, des couleurs, des lignes sinueuses et éclairées, des formes mal définies. [...] Purkinje a remarqué que les images fantastiques sont d'abord des nébulosités vagues, au milieu desquelles apparaissent souvent des points brillants ou obscurs, et qui déterminent, au bout de quelques minutes, des stries nuageuses, errantes. Burdach déclare n'avoir vu fréquemment, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, que des formes indéterminées. »

G. Du même Maury : « [...] La plupart des portraits que j'ai vus dans mes hallucinations m'ont semblé être purement de fantaisie ; quelques-uns m'ont cependant offert distinctement les traits de parents, d'amis, de personnes de connaissance ou de gens que j'avais rencontrés. [...] Quelques-uns de ces portraits, qui ne se rapportaient à aucune personne à moi connue, se sont fréquemment montrés à mes yeux [...]. »

Je reviendrai plus loin sur ce sujet du portrait hypnagogique.

[...]

Allongé sur le dos à 13h30, ai joué (jeu oculaire mobilisant le cerveau, lequel dernièrement l'imagerie a donné intact – ??) à faire disparaître les détails du plafond de <frisette-à-paréidolies>^H à 3 mètres du lit. Résultat mitigé : ai effacé 2m², mais très fugitivement (2 secondes, peut-être 1 seulement, soit le temps de vie de l'infusoire selon la page 33 de *Scènes de la vie d'un faune* d'Arno Schmidt (*Aus dem Leben eines*

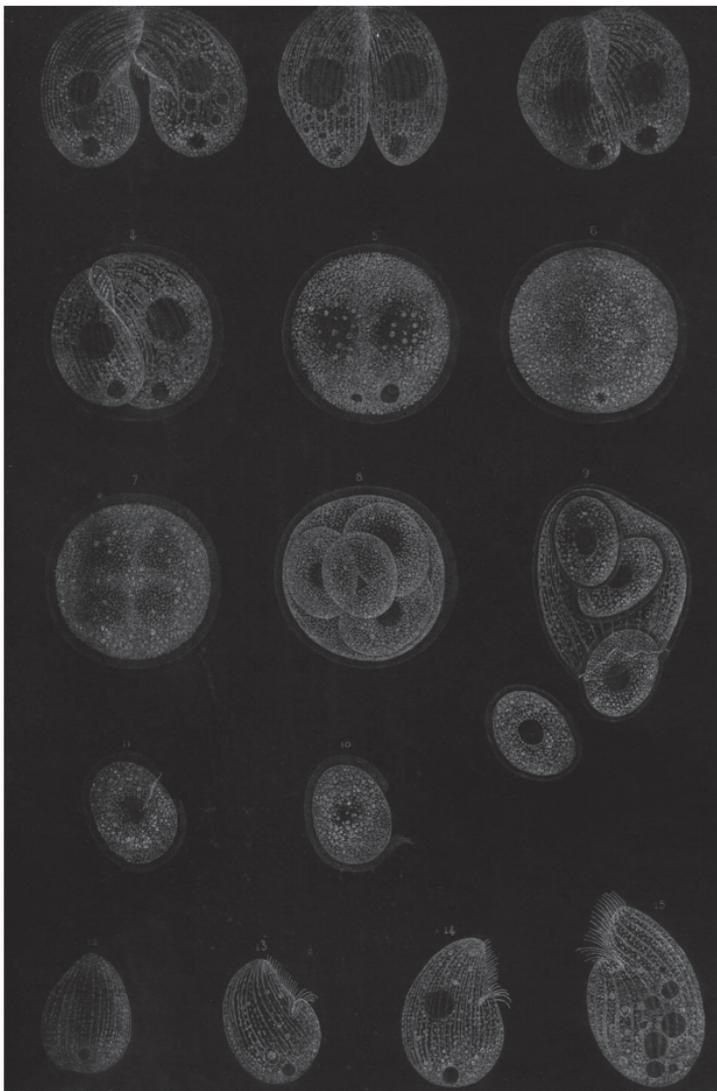
H. Voir p. 75 de *20*, et pour une reproduction* p. 113 de *Notes à entendre et voir* (les deux étant inédits, je renvoie à mon site).

* Reproduction du *plafond*. Si certaines paréidolies sont photographiables, d'autres ne le sont pour la raison que permises par un défaut de la vision. Le "garçonnet" qui pointe sa face plus loin dans le texte principal, personne ne le voit sur une image : il faut être très myope, avoir un trou dans la rétine de l'œil droit, et quitter ses lunettes.

(J'ai fait passer le "test du plafond" à G. Verdict : ni gamin ni vieillard ni rien, aucun visage.)

(La reconnaissance d'une forme ou figure ne dépend pas seulement (dans les cas où elle ne va pas de soi "statistiquement", cf. Rorschach) de la faculté "imageante" mais aussi de l'état des organes de perception.)

Je case ici un autre exemple de sujet non-photographiable. Tant qu'il est « sous sortilège », un zombie n'apparaît pas sur une photographie de lui. Personne sur l'image, bien que le "sujet" ait été saisi plein-cadre. L'ethnologue Philippe Charlier en a fait le surprenant constat en Haïti en 2015, comme il le relate dans une enquête sur les « morts-vivants » publiée en 2018.



REPRODUCTION ET DÉVELOPPEMENT D'UN INFUSOIRE.

Fauns, 1953), infusoire (*Colpoda cucullus*) dont on voit en couverture [de *Plus avant*, inédit] diverses phases de reproduction et développement [ci-contre]. Pendant ce court instant un grand (80 cm) visage de garçonnet¹ devenait – rien qu’un pan vide uniformément beigeasse...

[...]

Allongé (sous le <plafond-à-paréidolies> (encore), avec la sensation désagréable de mon pull remontant sur ma nuque (désagréable en ceci qu’elle m’évoque la “main au collet” (ainsi sans doute me suis-je déjà senti tenu) et aussi ce moment, quand on ôte un pull justement, où ses fibres paraissent *faire velcro* avec d’autres dessous lui)), cette réflexion me suis fait : être allongé ne supprime pas forcément le désir ou besoin du corps d’être allongé¹.

[...]

I. Identification à rebours de l’éprouvé lors d’un précédent allongement au même endroit (20, *idem*).

J. Si être quelque chose ne supprime pas (c’est-à-dire plus) le désir ou besoin de l’être (et on pourrait remplacer ici *être* par d’autres verbes (*dire, écrire...*), *chose* par autre chose (*part, un...*) et associer les verbes correspondant...), c’est qu’il existe en quelque sorte des crans ou des degrés dans le besoin ou dans les actes, comme s’ils étaient des volumes comblés uniquement en surface, pas en profondeur.

Allongé dans le noir de la nuit.

Pas une lueur, pas un visage, pas même un cliché de bielle ou de bâtiment.

Et ça respire à côté, « de fort à très fort », ça ronfle à côté...

Les voies ? La position ? Le pharynx ?

.....

Tousser ? Toucher/bouger^k ? Boucher ?

Bouchons !

Debout !

Où-sont-sont-là, rouler-pincer-insérer – retour au lit.

Allongé dans le noir, fermé des yeux et des oreilles

– et voilà que par une chaude nuit d'été du pré montent et passent la fenêtre les douces stridulations de grillons...

[...]

(Le passage à la position horizontale occasionne divers glissements et mouvements dans les organes et viscères – au point qu'on se demande comment tout tient dedans, qu'on soit debout ou allongé.

(Hm. Ai refermé trop vite mon Schmidt en cours (Brand's Haide)...)

[...]

K. *Secouer* non, je ne me le permettrais pas.

(Sur le portrait hypnagogique.)

Mention a été faite plus haut de ces visages qui défilent en soi juste avant l'extinction de la conscience dans le sommeil.

Portraits « de fantaisie » écrit Maury, figures construites ou recomposées à la manière d'un portrait-robot par l'imagination à partir de fragments inconsciemment mémorisés et ne correspondant aux traits d'aucune personne *connue*.

– Soit. Mais visages d'aucune personne *existante* ?

J'ai tendance à penser que, considéré le nombre d'humains vivants ou ayant vécu et admis que la réalité dépasse l'imagination, ces visages imaginaires que l'on ne reconnaît pas sont néanmoins ceux de personnes *réelles*, du présent ou du passé. (Tout comme ces visages que certaines applications proposent de construire.)

[...]

Au seuil du sommeil : entrer... Pas d'images hier, mais chose visuelle nonobstant, en mouvement devant moi, occupant tout le champ [yeux ouverts ou fermés le même !]. Effet du lâcher-prise ou événement neuro-chimique le favorisant ? : En plan fixe sans bord une sorte de soupe en ébullition (que touille vivement la pale d'un feu invisible), soupe beigeasse

[encore ce mot !] de lambeaux de mots et de grains de pensées aperçus/reconnus mais sombrant puis resurgissant pour à nouveau sombrer avant d'à nouveau etc. – ou une nuée si l'on préfère, trop, non pas *chaude* comme dans la métaphore de cuisine, trop *vibrante* pour que la conscience y puisse trouver à quoi s'accrocher comme à bouée pour durer...

Sortie 9 ou 10 heures plus tard
(pardon les insomniaques).

[...]

Même si parfois ses fruits sont durs à leurs dents écrire est une activité davantage tournée vers les autres que dormir^L.

Fruitless mais oui : activité dormir.

Il doit y avoir grosse fuite quand debout pour que j'aie tant à récupérer.

Sieste : recouvrer/recouvrir.

Les amples boucles grises à la brosse large de *Vermalung (Grau)* ?

Plutôt *Rot Blau Gelb* (1973) du même Richter.

[...]

L. « Dormir, c'est s'abstraire et se répandre dans le rien. »
Clarice Lispector, *Agua viva*, p. 243.

La conscience ne descend plus, elle a abandonné la position, déserté les extrémités – sa notion de celles-là étant alors très déformée, le corps s'arrête pour elle à l'épaule (ou si l'on préfère, si l'on vient des pieds, commence) et encore si découverte et qu'un léger froid la caresse.

– Où ? Quand ?

– Au lit bien sûr, et très-consentante victime du pré-ou post-sommeil.

– « Conscience » encore ?

– Oui mais ramassée, toute à prendre la mesure de sa réduction et se résumant à ça.

[...]

– Dis donc le vieux, toujours couché !

– Sois rassuré : me tiens encore informé de la <course du monde>. Le football ? Heysel 85 (avec Mauvignier) et Furiani 92. Le Qatar pas vraiment – mais les « 425 000 m² de pelouse en réserve » m'ont touché. La guerre en Ukraine ? Observée à travers des verres grossissants : *Le Mage du Kremlin* (Giuliano Da Empoli), *Human Smoke* (Nicholson Baker)...

Je lis aussi le thermomètre, sur la note papier (de plus en plus longue avant sa disparition annoncée...) le prix d'un sac de pellets, sur la corde, repère au doigt, la hauteur d'eau dans le puits...

Aussi je vais aux ronces couper, en constatant combien l'hiver les indiffère. Aussi je gratte mon cahier de loin en loin, y couchant du sans intérêt « parce que les choses dignes d'intérêt n'ont aussi bien aucun intérêt^M » ou de la même Lispector des lignes sur *penser* ou *comprendre*^N.

[.....]

M. Clarice Lispector, *Chroniques*, p. 475.

N. « Comprendre est toujours limité. Mais ne pas comprendre peut ne pas avoir de frontières. Je sens que je suis bien plus complète quand je ne comprends pas. Ne pas comprendre, de la façon dont j'en parle, est un don. Ne pas comprendre, mais pas comme un simple d'esprit. Le mieux c'est d'être intelligent et de ne pas comprendre. C'est une étrange bénédiction, tout comme souffrir de folie sans être folle. C'est un désintérêt paisible, c'est une douceur de sottise. Sauf que de temps à autre vient l'inquiétude : je veux comprendre un peu. Pas trop : mais à tout le moins comprendre que je ne comprends pas. » (*Chroniques*, p. 130) « J'ai découvert que j'ai besoin de ne pas savoir ce que je pense – si je reste conscient de ce que je pense, j'en arrive à ne plus pouvoir penser, j'en arrive à seulement me voir penser. Quand je dis “penser”, je me réfère à ma façon de rêver les mots. » (*Un souffle de vie*, p. 110)

Vu le mal qu'il a au matin à se mettre en marche et ses performances une fois démarré, je me demande parfois si mon cerveau dispose bien la nuit de tout l'oxygène dont il a besoin pour fonctionner.

Je ne me connais pas apnéiste involontaire et le Web m'apprend que je ne montre aucun signe d'hypoxie cérébrale – toutefois ma respiration au moment où je m'endors est tellement ralentie que je ne comprends pas comment si peu d'air inspiré peut apporter assez... Mais peut-être le sang irrigue-t-il convenablement le champ de mes neurones endormis et pourvoit-il au besoin chimique. Serait-ce alors que le système « glymphatique » commence à clocher ? Que les ondes pulsatoires rythmées du liquide céphalo-rachidien censé nettoyer le cerveau de ses déchets métaboliques seraient de moins en moins nombreuses ou plus faibles ? Que les astrocytes, ces cellules en forme d'étoile qui entourent les artères et les veines tel un réseau de tuyauteries, deviendraient cossardes ?

Des études montrent que la flemme du LCR, croissante à mesure que l'on vieillit, entraîne une accumulation de protéines toxiques et un déclin cognitif plus rapide. Serait-ce d'un tel encrassement qu'il me faut supporter les effets ?

[...]

Problème : c'est maintenant couché les yeux fermés dans le noir de la nuit que me viennent les idées, soit dans la position la moins propice à notation et au moment où la mémoire a trop durci pour en conserver trace.

[...]

Si beaucoup dormir prévient certains maux, pour sûr je ne vais rien savoir d'eux.

[...]

Ai entraperçu très brièvement au réveil (une demi seconde peut-être avant que ne chante l'oiseau numérique) un état de marasme cérébral incompatible avec la vie.

De cette sorte de black-out intégral du système je ne peux rien dire, mais ces deux secondes peut-être qu'a duré la queue du rêve (ou le *RESET* neural) révélaient entre la nature du mal à l'œuvre et la capacité à en rendre compte un abîme tel que l'impossible description maintenant en est une forme infiniment atténuée⁰.

0. Il y a une gradation dans l'impossible, ce que bien heureusement ne m'a pas appris le café du matin.

L'incommunicabilité totale de ce qui n'allait pas – le monde intérieur *un puzzle disloqué* – réduisait le sujet, lors de son/mon ultime tentative de dire à quelque autre infiniment et à jamais autre s'inquiétant, à une chose n'aspirant qu'à quitter tout tout de suite, un silencieux cri d'appel au néant d'avant naître^P.

[...]

Ça y est : sais ce que gagne le retraité au-delà du plus-dormir déjà évoqué : outre un peu d'argent contre rien (l'équivalent de 5kg/jour de bon pain – qu'on pense ici à la ration quotidienne du zek en 1933 : 300g^Q), le pouvoir de perdre du temps pour une phrase^R.

P. Manu [mon fils] est revenu de la manif contre la Réforme des Retraites comme je méditais au lit-de-15h un dit plus à hauteur de vérité (une *chose* même pas : *une soupe de molécules*). Il l'a ainsi fixé, empêché de couler dans les méandres de l'avant-sommeil (comme y seraient parvenus aussi les non-grévistes tout à refaire le toit pas loin...).

Q. A. Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*. (Selon le Net : vérifier dans les volumes. Sans doute cette ration était-elle celle du condamné qui ne remplissait pas la norme ou restait sur son châlit...) Cinq ans plus tard, « la norme, pour une journée de travail était de quatorze heures [...], on ne tenait compte du thermomètre que lorsqu'il descendait à moins 56 [...] », Lettre de Varlam Chalamov à Soljenitsyne, novembre 1962.

R. J'avais d'abord écrit *sur* une phrase : *pour* n'annule pas *sur* mais atténue la perte (il faut bien sûr s'en convaincre).

[...]

Ce matin rêvais que je rêvais un rêve déjà rêvé.

[...]

Suis, en fin de sieste, parvenu à produire sur toute la surface de mon <écran intérieur> (comment appelle-t-on ça ?) un véritable *bleu du ciel*^S et même plusieurs, tous aussi justes. Me serais cru à la fenêtre.

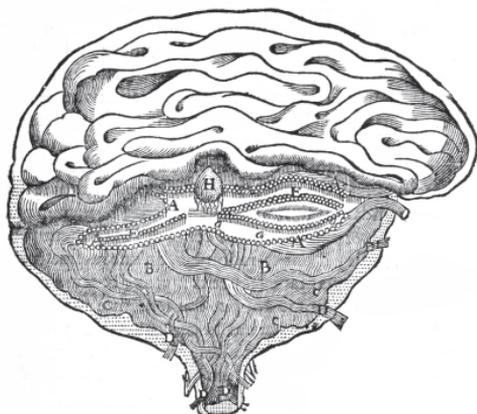
[...]

S. Après-midi : n'étais donc pas dans l'obscurité totale, et sieste-à-rideaux-non-tirés* qui plus est – ainsi *Eigenhimmelblau* impossible. (*L'eigengrau* (« gris intrinsèque ») ou *eigenlicht* (« lumière intrinsèque ») est la couleur vue par l'œil humain dans l'obscurité totale. Même en l'absence de lumière, un potentiel d'action est transmis le long du nerf optique, donnant la sensation d'un gris foncé uniforme (#16161d, C24M24J0N88). On parle aussi d'un « propre gris intérieur », d'un « gris mental » (*brain grey* en anglais), d'un « noir propre à l'œil » (*augenschwartz* en allemand). *L'eigengrau* peut dit-on être contrôlé de manière consciente pour représenter des formes, comme des cercles ou des croix. Lorsque l'œil est exposé à l'obscurité pendant vingt minutes, *l'eigengrau* a tendance à s'éclaircir.)

* Ceux de la couverture de *Retractationes*. Je signale ici mon goût pour les *Vorhang* de Richter, et cette note de 1971 :

« Les portes, rideaux, surfaces, vitres, etc. sont peut-être les paraboles d'un désespoir dû à la particularité de nos facultés visuelles, qui nous permet certes de reconnaître les choses, mais nous interdit en partie de connaître le réel. »

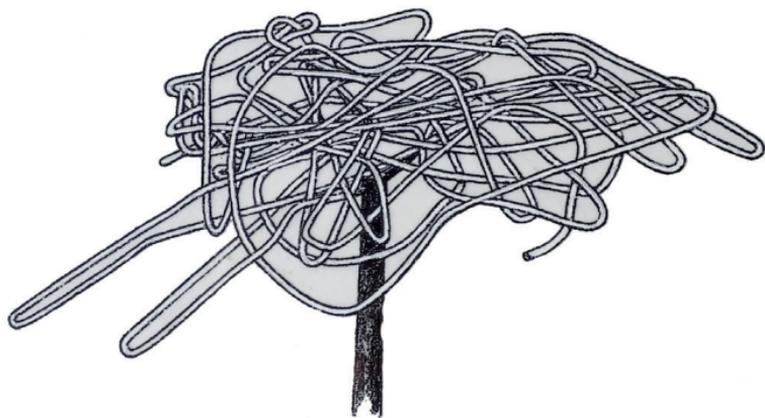
Cette parenthèse dans la nouvelle de Sigismund Krzyzanowski intitulée *Le Feutre gris* (1927)^T :
« (Descartes dormait onze heures par jour) »^U
puis cette gravure sur cuivre figurant le « cerveau en sommeil » dans le *Traité de l'Homme* (1664)
du même Descartes.



T. Recommande vivement ces aventures d'Aquoibon en traduction française dans le volume *Rue Involontaire* (Verdier, 2014)...

U. « Il dormait beaucoup, ou du moins son réveil n'était jamais forcé ; lorsqu'il se sentait parfaitement dégagé du sommeil, il étudiait en méditant couché, et ne se relevait qu'à demi-corps, par intervalle, pour écrire ses pensées. C'est ce qui le faisait souvent demeurer dix heures et quelquefois douze dans le lit. »
Adrien Baillet, biographe de Descartes. Krzyzanowski aurait donc fait une moyenne... (En se fondant sur un propos confondant *dormir* et *rester-au-lit* ?)

Associer sur la même page l'image du cerveau et la représentation « d'une partie de la trajectoire d'un point de la surface terrestre lors du tremblement de terre de Tokyo du 15 janvier 1887 », accuserait l'improbabilité du rapprochement qui s'est pourtant opéré dans ma tête entre les deux comme si la seconde figurait un autre état du cerveau – précisément celui qui est le sien tandis qu'il travaille à décrire un douteux rapprochement — ou l'état d'un autre cerveau. Je repousse donc ici le tracé reproduit dans *La science séismologique* de F. de Montessus de Balmore (1908), un peu modifié.



[...]

Cet après-midi j'ai *eu* un rêve. Je l'ai *fait* bien sûr, en accord avec le français (qu'on pense au *I had a dream* anglo-saxon, au *Ich hatte einen Traum* allemand, au *Tuve un sueño* espagnol, au *Ho fatto un sogno* italien...) mais mon sentiment est bien de l'avoir *eu*, comme une pensée, dépossédé que j'en ai été par l'oubli de son détail.

[...]

... de rêves contraires, rêves de choses se présentant toutes par le *mauvais côté*.

Toutefois, même bourrés qu'ils sont de tels objets récalcitrants, aucun ne tourne au cauchemar : rien qui me fasse me redresser tout suant dans le noir ou empêche mon œil un instant ouvert de se refermer.

De ces « épines », la veille aussi en compte ; à chaque jour son lot.

2 petites à J et J+1 :

- Le placard publicitaire a migré sur les vitres des bus, privant l'usager du spectacle de la rue.

(Je suis l'idiot que ne réjouit pas le graphisme ludique et coloré des annonces d'événements culturels et autres services vertueux.)

- Deux piles 1,5V de marques différentes ne produisent pas aussi longtemps l'une et l'autre 1,5V.

(Je suis le naïf qui oublie qu'il n'a pas sorti autant d'argent pour les deux et que la qualité est toujours indexée hélas sur le prix : plus coûteux = meilleur.)

Parfois, consécutivement, crevasses.

– Une “crème réparatrice” pour les doigts de la tête ? (Il en est, des crevasses, du cœur ou de l'âme – mais j'ai la chance immense de n'en pas souffrir.)

[...]

Une crampe de la voûte plantaire dans la nuit m'ayant remémoré le frelon qui l'été dernier m'a piqué tandis que je dormais, j'ai dans la foulée accédé à la pensée que j'ai derrière la tête quand je tue un insecte susceptible de me nuire, à savoir que quelque phéromone libéré au moment de la mort prévient les individus de la même espèce que la zone ou le bétail-moi est à éviter.

(Dans mon placard cérébral cette émission corporelle en situation fatale serait propre au frelon, à la guêpe, au moustique et à la “punaise américaine du pin” (*Leptoglossus occidentalis* n'ayant pourtant contre elle que son odeur et son vol lourd d'hémiptère blindé). Les féroces acariens tique et aoûtat ne sont pas concernés, vraisemblablement trop petits pour produire un « composé sémiocchimique de fuite » s'échappant telle l'âme...)

[...]

Bien long à me revenir le thème hypnagogique de ma sieste de tout à l'heure. Voulait-il se faire oublier ? – il faisait bien car même si elle était induite par la trop fréquente et parfaitement dégoûtante mention de quelque « langage des pierres », c'était erreur d'invoquer « un silence de pierre » pour étayer l'idée qu'il y a heureusement encore l'inorganique pour résister à la communication généralisée^V, et cette confusion d'expression pas trop grave au demeurant (bien que vexé, Plomb reste de marbre), la phrase finie en était entachée – et peut-être au réveil le savais-je.

[...]

De même qu'un mot étranger ou fabriqué par le rêve peut ne pas se développer en signification, de même le visible mal vu peut-il être en quelque sorte imprononçable.

ou

La sorte d'illisibilité du visible flou est proche de celle que présente un imprononçable mot étranger ou fabriqué par le rêve.

ou

V. De surcroît, le silence de la pierre n'est pas celui d'un locuteur : il est *inexpressif*. Et je repense ici à ce linguiste qui, dans *Souvenirs du futur* de Krzyzanowski, sait se taire en 26 langues.

L'ai compris en fin de nuit, confronté dans mon rêve à un imprononçable mot étranger (ai croisé *Chtchors* dans *Tout passe* de Grossman mais il était pire) : le visible flou est comme un tas de lettres mortes.

De même que certaine sympathie pour la forme *de même que* peut conduire à introduire à tort de la comparaison dans ce qu'on veut penser, de même certaine antipathie pour elle peut-elle symétriquement conduire à le mal penser non moins.

Prévenu par le premier temps de cette comparaison mettant en garde contre la comparaison qui fausse, aux phrases tentées plus haut cette autre substituée : *Un rêve me confrontant à un mot imprononçable comme certaines langues en comptent m'a fait comprendre ce qu'est mal-voir : le vu est un tas de lettres mortes.*

[...]

Porter slip la nuit pour éviter sur le drap une éventuelle tache de rouge vif hémorroïdal, n'aime pas.

Il faut veiller à bien orienter la bite pour ne pas empêcher le rêve de se produire...^W

W. Les urologues auraient paraît-il cette astuce pour savoir s'il y a érection nocturne : le soir, enrouler autour du pénis un anneau de timbres-poste... (Pour le même usage, ne conseille pas l'utilisation de la vignette d'affranchissement adhésive.)

[...]

Il faisait chaud, extrêmement dehors, pas mal dedans sur la couche.

– *Il ne fait pas un peu chaud pour... ?*

– *Attendons l'hiver.*

Puis l'hiver vint, dans les cinq minutes.

[...]

Voisine au téléphone sur son balcon jouxtant le nôtre. Étonnant comme on entend distinctement.

Une voix plus jeune que je n'aurais imaginé.

La conversation, avec un André ou une Andrée, court sur la « copie numérique des films de Papi » – étrange : eux aussi ont ce souci de traces à préserver, eux aussi ont un “Papi”...

J'entends qu'ils sont en Vendée, à Noirmoutier, et qu'elle et son compagnon – Philippe m'a-t-il semblé – eux aussi partent demain. Un indice qu'il y aura du monde sur la route...

Mais le son se rapproche... c'est... oui... c'est :

Geneviève qui parle !!

Aurais-je entendu la sonnerie que *bien sûr*

mais sa seule voix aurait dû instantanément suffire...

(Narré à mon “médecin traitant”, cet épisode de longue illusion lors d'un léger roupillon post-prandial l'a convaincu de me prescrire un antidépresseur.

Laitz traille!)

[...]

«

– Qu’est-ce que penser ?

L’escabeau ne bougera pas ; je ne vais pas là-haut déranger les “penseurs”, pressentis d’aucun secours. Ce qui m’amène à formuler telle oiseuse question ? Ceci que, hier, j’ai, en état de somnolence, “pensé” malgré moi à la tranche de lard fumé utilisée la veille pour une frisée aux lardons, et qu’après-coup, mais très vite, j’ai à part moi déploré avoir dû revivre intégralement la séquence *ôter la couenne / couper les lanières bicolores*, intégralement soit le temps entier qu’avait duré la préparation réelle (j’ai tout découpé à nouveau).

La grammaire renseigne trois régimes d’usage :
penser à / penser de / penser que.

Ne devrait-on pas réserver le verbe aux deux derniers cas ? Par quel autre alors le remplacer dans le premier ?

Car je n’ai pas, à strictement parler, “pensé” – n’ai rien compris ou cherché à comprendre, rien exprimé ou tenté d’exprimer de ce qui n’était pas à comprendre etc. –, à “penser à” substituerais bien, comme une formule ramassant le processus de “laisser venir dans la tête une image ou le film d’une action”, le commun

“rêver à”, à tout le moins à ce charcutier “penser à”
d’hier – qui, objecteras-tu, était déjà un “rêver à”...

– On te l’accorde l’ami : tu as *rêvé* à
un morceau de lard.

(Un blanc.)

Suivant.

»

[...]

Pendant qu’allongé les yeux fermés on pense sans
papier, il arrive que très vite la place qu’on leur a
trouvée, les mots la quittent : ils se soulèvent hors de
la phrase comme en état d’apesanteur puis s’épar-
pillent et se disloquent. Il faut alors les accrocher
à nouveau les uns aux autres, et la phrase refaite,
quand on lui veut une suite, la garder à l’œil – mais
la chaîne casse, syntaxe ne tient rien...

Rêver, serait-ce penser poussé à bout ?

[...]

Payer la préservation du pensé du renoncement au
“spectacle” de sa dislocation onirique le sommeil
gagnant ?

Cette fois j’ai tranché le quotidien dilemme – mais
n’aurais-je pas mieux fait de perdre la phrase ?

[...]

La plupart du temps, quand on me demande si j'ai dormi, je sais répondre, mais il arrive aussi que je ne puisse rien affirmer, que je ne le sache pas avec certitude. *Je ne sais pas* me paraît alors la plus exacte et sincère réponse que je puisse former, mais peut-être cette ignorance est-elle la preuve que j'ai ou n'ai pas (égalité de chance ?) dormi...

[.....]

Depuis que j'ai écrit sur mon impossibilité de répondre simplement à la question *Tu as dormi ?*, quand on me la pose, en répondant *je ne sais pas* comme dans le texte j'ai l'impression de me citer – et crains qu'à force on ne se lasse et ne retienne derrière ses lèvres la belle question... Pour retrouver une crédibilité que menace, je le sens, la répétition, essayer *j'ai somnolé* ?^x

[...]

Je préfère à toute autre la position horizontale
trahit plus qu'une préférence.

X. Mais pas plus tard qu'hier au lit, ces mots pour me rassurer : « On dort ou on est réveillé, pensons-nous ; comme une porte est ouverte ou fermée, un nombre pair ou impair. Parfois pourtant, il nous est donné d'y voir plus clair... »
Ludwig Hohl, *Tous les hommes presque toujours s'imaginent*, Éditions de l'Aire, 1981, p. 30.

[...]

Rêve bref de la nuit : Michel^Y me dit lire mon « *Journal* » et a ces mots : « C'est *très très bleu* » ou « *très très beau* » – je ne parviens pas à bien distinguer tant sa voix est lente et basse. Il est « *dedans* » ajoute-t-il ; et j'entends aussi le mot « *glisse* ».
Lui demande, dans un sanglot, « *quel journal ?* » – mais le rêve s'interrompt là.
Aurais aimé que cette intense apparition onirique fût visitation anniversaire – mais j'ai vérifié au réveil : il est mort un 28 janvier.
(Aurions-nous cependant connu ensemble un important 17 ou 18 février que son fantôme aurait voulu commémorer ?)

[...]

« Recette du bien-être » la sieste ?
Plus sûrement indispensable *reset*.

[...]

Y. Michel Deux, grand ami pendant une trop petite vingtaine d'années.

À 7h30 ce matin j'ai d'abord pensé à un facteur très très matinal, puis, ayant trouvé ma mère bien faible au téléphone hier soir, à quelque signe annonciateur. Ni Employé-des-Postes ni Faucheuse – un corbeau venu se recoiffer devant les porte-fenêtres, du bec corrigeant là ou là plume rebelle. Un élégant.

[...]

Aurais-je pour autre habitude journalière que tenter de mettre en phrases mes pensées diurnes celle d'établir un relevé détaillé de mon activité onirique de la nuit passée en vue de faire saillir dans la durée ce qui relève du régulier ou du nouveau, sans doute apparaîtrait-il que depuis quelques semaines, et plus particulièrement dans la dernière phase du sommeil, sont récurrentes les séquences brèves consistant tantôt en simple énonciation figurale des particularités physiques d'une chose manipulée, tantôt en simple découpage temporel d'un acte anodin, tantôt encore, et c'est le plus fréquent, en micro-incidents concrets tels que goutte d'huile sur la bouteille d'huile saisie à pleines mains, clou qui échappe des doigts, etc., et qu'il en existe aussi de ces "films" pénibles, quoique plus rares – et fort heureusement, d'indescriptibles variantes abstraites où ce sont des gestes ou mouvements mentaux qui sont contrariés...

[...]

... un cheval bleu turquoise
sur fond de coteau enneigé
(mais pas un Franz Marc).
 (*“quand allongé”*)

[...]

Lourd, peinant à me porter moi-même, ai découvert
« que le sommeil me devient de plus en plus cher^Z ».

Z. À la date du 28 décembre 1981 dans le Journal de Peter Noll (*Choisir sa mort*, 1987). À peine plus loin : « Une fois de plus je me réjouis à l'idée de dormir. »
En ce jour de mes 64 ans, décide de clore *Quand allongé* sur ces phrases – mais demande au lecteur qu'il s'épargne de penser que je l'aurai fait pour appeler à la toute fin une note Z.

[Postface]

En avril 2023, invité à participer au prochain numéro d'une revue de poésie belge, j'avais envoyé sous le titre « Quand allongé » une sélection d'extraits de mes cahiers inédits, entrées disparates en lien avec l'endormissement, le sommeil, le rêve, le réveil, etc. et respectant la chronologie de l'écriture.

Finale­ment, je n'apparus pas au sommaire, vraisemblablement refusé pour « prosaïsme » – et ce fut mieux ainsi : je ne suis pas, et n'ai jamais été, un « poète d'aquarium ».*

Il reste que l'épisode me frôna l'esprit, et aujourd'hui que l'Atelier Longs Processus fait exister le texte sous la forme plus adéquate d'un petit livre, afin de justifier si nécessaire sa forme et sa liberté il ne me paraît pas idiot d'y insérer, en l'ajustant, le commentaire que l'argument du refus, « prose délayée », m'inspira le 7 mai 2023 dans Retractationes.

* Dans ses *Nouveaux contes de la vie ordinaire* Bukowski qualifie le Black Mountain College de « plus beau panier de snobs de tous les temps » ; il y est donné comme un exemple typique de ces cénacles ou « aquariums » qu'il vomit. (Un peu méchant pour Creeley et quelques autres j'admets...)

« Que mon écriture a été plus fermée, plus minérale, qu'elle a ces dernières années évolué (l'épisode Covid n'étant pas pour rien dans ce changement à la fois subi et dirigé, ni les marques allant se multipliant et assez mal acceptées du vieillissement), que le mode Journal s'accompagne d'un relâchement de la tension et d'un "prosaïque" retour en force du corps, tout cela, que le lecteur, qu'il connaisse déjà mes livres ou non, sache bien que je le sais ; déplorer ou se réjouir de cette évolution il le pourra, mais qu'il ne lui prenne pas de vouloir me l'apprendre. »

Quant à l'opportunité d'exhiber mes défaillances et ma façon de les intégrer, je peine à en juger mais fais confiance aux esprits penchés sur ces pages pour trouver là quelque chose à leur bec...

